

Biblioteka
UMK
Toruń

343182

GABRIEL DAUCHOT

“ FRANÇAIS ET POLONAIS
DE TOUS TEMPS AMIS ”

Extrait de la revue “ Les Marches de l'Est ”



PARIS

AU BUREAU DE L'AGENCE POLONAISE DE PRESSE

45, rue de Rennes, 45

1912

154

GABRIEL DAUCHOT

“ FRANÇAIS ET POLONAIS
DE TOUS TEMPS AMIS ”

Extrait de la revue “ Les Marches de l'Est ”



PARIS

AU BUREAU DE L'AGENCE POLONAISE DE PRESSE

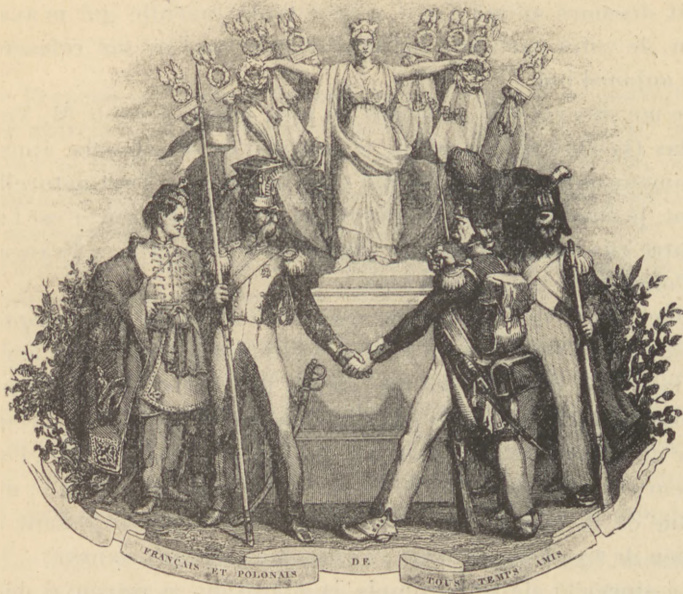
45, rue de Rennes, 45

1912

343182



K. 550/65



« Français et Polonais de tous temps amis »¹

MESDAMES, MESSIEURS,

Permettez-moi, je vous prie, de remercier tout d'abord la Ligue de l'Émigration polonaise et le *Kolo* de l'honneur qu'ils ont bien voulu me faire en m'invitant à prendre la parole devant vous. Il y a trop longtemps que je n'ai eu ce plaisir. On vieillit vite, et ce n'est pas sans quelque mélancolie que je me souviens d'un petit discours prononcé ici-même, il y a plus de dix années,

(1) Discours prononcé le 22 janvier 1913, à la salle de la Société de Géographie, pour commémorer le 49^e anniversaire de l'insurrection polonaise de 1863.

petit discours animé d'une ardeur toute juvénile qui m'avait valu, de votre part, une indulgence que vous ne me refuserez pas aujourd'hui.

Je me suis rappelé le temps où mon maître vénéré, M. Ven-ceslas Gasztowtt, donnait de si savants, de si robustes appuis à l'amour qui s'éveillait en moi pour la Pologne. Tout naturellement, je suis retourné aux livres qui m'avaient initié ; c'est l'un d'entre eux qui m'a fourni le titre de cette causerie : « Français et Polonais de tous temps amis ».

Quel beau, quel bon livre que cette *Pologne pittoresque* ! Le souffle du romantisme y passe, évoquant le cortège des héros de la plume et de l'épée. Je revois le frontispice, gravé par Oleszczynski : un lancier polonais tendant la main à un grenadier de France, et, derrière eux, un insurgé de Kosciuszko, l'œil rêveur, et un volontaire de Sambre-et-Meuse, sans doute : une statue de la Victoire les domine, les couronne, surgissant au milieu de trophées de drapeaux des deux nations sœurs !

La sincérité de cette simple composition se retrouve dans tout l'ouvrage. N'est-elle pas annoncée, d'ailleurs, par l'introduction de Léonard Chodzko, dont je ne retiens que la fin :

« Nous écrivons pour les amis et les ennemis de la Pologne, quels qu'ils soient : les premiers y trouveront la confirmation des motifs de leur sympathie; les seconds parviendront, peut-être, à être plus justes et plus généreux. Quant à la France, en particulier, au sein de laquelle nous propageons nos écrits, elle trouvera un gage de notre reconnaissante sympathie et de nos plus chères affections. »

Depuis dix ans, j'ai vérifié l'exactitude de cette simple profession de foi. Ce n'est pas seulement en lisant la publication dirigée par Léonard Chodzko que j'ai trouvé la confirmation des motifs de ma sympathie. J'ai réfléchi, j'ai médité sur l'histoire et sur la littérature polonaises ; j'ai pénétré les sentiments, j'ai appris à connaître les vertus de ce grand peuple, et j'ai acquis, en prenant de l'âge, cette conviction inébranlable que, dans tout cœur épris de gratitude et de justice, la patrie polonaise doit occuper la place d'honneur.

* * *

« Français et Polonais de tous temps amis. » Il ne pouvait en être autrement. Les destinées des deux nations devaient faire naître et fortifier constamment cette affection mutuelle, cette estime réciproque qui nous ont valu tant d'exemples touchants et mémorables. Deux poètes de génie l'ont noté.

Le 8 janvier 1841, Adam Mickiewicz disait, dans une de ses leçons au Collège de France :

« Pendant longtemps aussi, le sort de la Pologne fut celui de la France. L'une et l'autre n'ont rien gardé de leurs conquêtes sur les Infidèles ; il ne leur en est resté que de grands souvenirs et la sympathie des nations. Les peuples se sont accoutumés à voir en elles les représentants d'une haute et généreuse pensée, les champions de l'avenir combattant pour l'intérêt du monde. »

En 1846, lors des massacres de Galicie, Victor Hugo, montant pour la première fois à la tribune de la Chambre des pairs, s'écriait :

« Deux nations entre toutes, depuis quatre siècles, ont joué dans la civilisation européenne un rôle désintéressé : ces deux nations sont la France et la Pologne. Notez ceci, Messieurs : la France dissipait les ténèbres, la Pologne repoussait la barbarie ; la France répandait les idées, la Pologne couvrait la frontière. Le peuple français a été le missionnaire de la civilisation en Europe ; le peuple polonais en a été le chevalier. »

Victor Hugo ajoutait que « si le peuple polonais n'avait pas accompli son œuvre, le peuple français n'aurait pas pu accomplir la sienne ». Et il faisait allusion à cette « invasion formidable de la barbarie » que Jean Sobieski arrêta sous les murs de Vienne en écrasant l'immense armée de l'Islam. En remontant plus loin dans l'histoire, on trouve un autre fait qui marque bien quelle devait être, dans le cours des siècles, l'héroïque mission de la Pologne. Que serait devenue l'Europe si les Polonais et les Lithuaniens n'avaient pas été victorieux sur les champs de Grünwald et de Tannenberg ? Songez à l'effroyable puissance

qu'aurait acquise cet Ordre Teutonique, plus sanguinaire que les païens, si, vainqueur à Grünwald, il avait pu, par delà la Vistule, donner la main aux Chevaliers Porte-Glaive et étendre sa domination sur tous les Slaves ! On n'y pense pas sans frémir quand on passe en revue les exactions, les actes de rapine, les



LE PRINCE PONIATOWSKI FAIT SES ADIEUX A SA FAMILLE

(Gravure populaire)

crimes commis par les descendants de ces Teutons qui sont allés jusqu'à voler leur nom aux vrais Prussiens, après les avoir égorgés.

Oui, la Pologne et la France sont bien faites pour se comprendre et s'aimer. C'est une vérité qu'on méconnaît trop, aujourd'hui. Le pauvre cœur français a tant souffert, il a subi tant d'infidélités, on a tant abusé de sa tendresse ! Il en est un peu de la politique comme de l'amour. Trompée par les uns, trahie par les autres, une nation généreuse hésite encore à croire à l'hypocrisie des conquérants et à la duplicité des diplomates. Elle ouvre une fois de plus ses bras, et elle oublie

l'objet de sa plus ancienne, de sa plus sincère affection. Mais cette affection dure toujours ; elle est restée au fond du cœur, prête à reparaitre avec toute la vigueur d'une éternelle jeunesse et toute la beauté du premier amour.

Chère Pologne ! Elle n'a qu'à paraître pour qu'on en soit épris, et c'est pourquoi ceux qui voulaient la tuer la cachent aux yeux du monde. Ils multiplient leurs efforts pour qu'on ne parle plus d'elle ; ils la bâillonnent. Mais elle continue de remplir sa mission, silencieusement ; elle continue de mériter la parole du pape Paul V, qui répondait aux envoyés polonais assez naïfs pour lui demander des reliques : « — Est-ce que chaque poignée de votre terre n'est pas une relique de martyr ? »

*
*
*

Y a-t-il rien de plus émouvant que les grands souvenirs franco-polonais ? Par une sorte d'instinct, les deux nations sentent qu'elles valent mieux que les autres ; sans elles, pas d'accord parfait dans l'harmonie universelle. Dès que leur organisation intérieure est achevée, elles se rapprochent et s'appliquent à s'unir le plus étroitement possible. S'agit-il d'opposer, après la mort de Sigismond-Auguste, un candidat au prince Ernst, de la maison d'Autriche ? Les patriotes polonais mettent aussitôt en avant Henri de Valois, prince royal de France. Leur choix a malheureusement porté sur un homme inconsistant et fantasque ; mais au-dessus de l'homme, ils avaient placé la nationalité. D'ailleurs, l'ambassade polonaise venue à Paris pour offrir la couronne au futur Henri III avait déployé tout à la fois un luxe et un savoir qui avaient rempli d'admiration nos grands courtisans et fait naître tout de suite une estime qui n'allait que s'accroître.

Après la mort de Jean Sobieski, de douloureuses dissensions se manifestent. Qui oppose-t-on à l'électeur de Saxe, à cet Auguste regrettable ? Un prince français, Conti, que la Diète élit et pour lequel un *Te Deum* est chanté dans l'église Saint-Jean, le 27 juin 1697. Mais les Allemands corrupteurs sont allés vite en besogne ; leurs canons interdisent au prince

de Conti de débarquer à Dantzig, car Louis XIV n'a pas assez soutenu son parent, malgré l'éloquent avertissement du grand Colbert :

« ...Lorsqu'il est question de millions d'or pour la Pologne, je vendrais tout mon bien, j'engagerais celui de ma femme et de mes enfants, et j'irais à pied toute ma vie pour y fournir s'il était nécessaire. »

Admirable et clairvoyante déclaration d'un haut génie politique, dont nous trouverons tout à l'heure l'équivalent, à plus d'un siècle de distance.

Quand arrive la période douloureuse où la Pologne, épuisée par ses luttes infinies contre les barbares, abandonnée par les uns, trahie par les autres, essaie d'échapper aux griffes qui l'enserment, la poignée de Français envoyés par l'intelligent Choiseul pour soutenir les Confédérés de Bar accomplissent un beau fait d'armes en s'emparant de Cracovie et en y résistant plus de deux mois à Souwarow. Et plus tard, lorsque les patriotes polonais, pour écarter un péril grandissant, veulent réformer l'organisation politique viciée qui a causé tant de mal au pays, ils s'adressent aux Français et demandent des conseils à Mably et à J.-J. Rousseau. Il y a un peu de pensée française dans la belle œuvre des Ignace Potocki, des Kollontay, dans cette Constitution du 3 mai 1791 si pleine de sagesse et qui fit naître dans la nation de si légitimes espérances...

Nous voici presque au seuil du XIX^e siècle et c'est en vain qu'on chercherait une trace de différend, de querelle entre la France et la Pologne. Notre pays s'est battu avec tous les pays de l'ancien continent, il ne s'est entendu constamment qu'avec un seul, et dans la tourmente formidable qui se déchaîne, au lendemain de 1789, un seul pays encore tend ses bras, offre ses enfants à la France, contre l'Europe coalisée. Comme toujours, la Pologne est admirable d'abnégation, de dévouement et d'héroïsme.

* * *

Evoquons ces souvenirs qui ont chargé mon cœur de gratitude. Malgré des prodiges de valeur, Kosciuszko succombe, et la

défaite de Maciejowice met fin à la glorieuse insurrection de 1794. Il convient de noter que cette insurrection a permis aux armées de volontaires français de tenir tête aux coalisés, car elle a arrêté sur la Vistule des forces russes considérables et le général Souwarow. C'est autant de moins qu'eurent à combattre Jourdan, Kléber, Marceau, Championnet.

L'insurrection vaincue, un de ses meilleurs chefs, Henri Dombrowski, ne se résigne pas à l'inaction. Naguère, avant le soulèvement de 1794, il avait déjà conçu un plan des plus audacieux : il avait songé à surprendre les Russes dans Varsovie, à s'emparer de l'arsenal, à marcher ensuite contre les Prussiens et à joindre l'armée française sur le Rhin. Des espions avaient rendu le projet impraticable.

Le général Henri Dombrowski se souvient de cette première pensée. Il quitte Varsovie en février 1796, se rend à Paris, sollicite et obtient du gouvernement français l'autorisation de créer en Italie des corps polonais, et part pour Milan. Il voit Bonaparte, lui expose l'objet de ses démarches et signe une convention avec l'administration de la Lombardie. Du quartier général de Milan, à la date du 20 janvier 1797, il lance une proclamation, et, à cet appel, les Polonais accourent et se rangent sous ses ordres.

Pourquoi accouraient-ils ainsi ? C'est qu'ils avaient compris, instinctivement, par la seule force de leur commun amour pour la Pologne, la pensée intime de leur célèbre compatriote : il s'agissait de seconder les efforts de cette France nouvelle qui avait promis aux peuples la liberté. La liberté, les Polonais ne voulaient pas l'accepter comme un don ; ils voulaient s'en montrer dignes, ils voulaient la conquérir. Une fois de plus ils allaient à la France comme à un symbole.

Ils se lançaient généreusement dans cette entreprise où il y avait des lauriers à cueillir, et leur élan était si spontané, si naturel, que leurs sujets de querelles, de malentendus, disparaissaient absolument. Adam Mickiewicz l'a parfaitement dit : « Comment séparer l'intérêt général et l'idée nationale de ce qui est individuel ? Les faits et le mouvement d'une action

frères. Ces conditions posées, les légions polonaises firent voir ce qu'elles valaient.

À peine formées, elles volent aux combats. Leur ardeur les pousse au plus fort de la lutte. Faites prisonnières à Mantoue, décimées à la Trebbia, elles renaissent, leurs cadres se remplissent, on ne sait comment. Elles sont toujours là où est le danger. Berthier les cite plusieurs fois à l'ordre du jour, et quand il faut porter au Directoire une moisson de trophées, les drapeaux pris à l'ennemi, c'est un Polonais, le général Kniaziewicz, qui est chargé de cette mission réservée au plus brave.

Avec quelle joie Henri Dombrowski croit voir approcher la réalisation de son rêve. Après les victoires de Bonaparte il médite de faire en Pologne une entrée triomphale. Pendant les courts loisirs du bivouac, deux de ses officiers ont composé un chant qui exprime la commune espérance des légionnaires :

Marche, marche, Dombrowski,
Conduis-nous de la terre d'Italie en Pologne!

C'est le désir même de Dombrowski ; il se prépare à pénétrer en Autriche par la Carinthie, la Hongrie, la Bohême... Hélas ! la signature des préliminaires de la paix, du traité de Lunéville, brise son projet et remplit de désespoir les officiers polonais. Le général Kniaziewicz, qui avait assuré la victoire à nos troupes à Hohenlinden, en dégagant la division Richepanse et en lui permettant d'exécuter la charge foudroyante qui arrêta la retraite de Moreau, voulait se retirer du service. Mais Dombrowski ramena l'énergie de ses compagnons d'armes ; il ne renonça point à servir, par l'influence française, les intérêts de sa patrie.

Bonaparte ne le comprit pas — ou ne voulut pas le comprendre. Il entraîna les Polonais en Égypte ; il les envoya mourir à Saint-Domingue. Mais les légionnaires subissaient ces épreuves avec une constance qui ne se démentit jamais. Leur foi patriotique les soutenait ; ils attendaient avec confiance l'heure de la réparation ; leur grand cœur ne pouvait penser qu'elle ne viendrait pas.

entière pouvaient seuls apprendre à la Pologne où était le véritable patriotisme. Or, les légionnaires en donnaient à la Pologne un exemple vivant. Ceux qui s'enrôlaient dans les légions faisaient le sacrifice de tout ce qui leur était individuel, de tout ce qui les attachait au sol et à la tradition de famille. » Et le poète ajoute :

« Ces faits prouvent que pour avoir un grand droit et pour l'exercer, il faut d'abord remplir un grand devoir ; qu'il ne



JEAN-HENRI DOMBROWSKI

suffit pas d'être né sur un territoire, d'être membre d'une nation pour prétendre exercer ses droits de citoyen, et surtout pour réformer les lois, pour entreprendre l'œuvre de la reconstitution d'un pays ; et que cette grande œuvre exige d'abord de grandes garanties qui ne se donnent que par le dévouement ».

D'autre part, le général Dombrowski s'était attaché à définir avec soin le caractère moral des légions polonaises. Ces légions devaient être considérées comme des troupes auxiliaires et étrangères, combattant pour la cause commune. La convention ayant été conclue avec le gouvernement lombard, les soldats des légions bénéficieraient des droits et privilèges des citoyens lombards. Enfin, ils seraient traités mieux qu'en amis : en

Et les voilà sur toutes les routes d'Europe, sur toutes les routes qui conduisent à la victoire. Ce ne sont plus quelques régiments, ce sont de véritables armées, qui, toujours à l'avant-garde, préparent les soirs de triomphe. Après Iéna, les légionnaires polonais se retrouvent sur leur terre natale. Un pieux



CHARLES KNIAZIEWICZ

enthousiasme les transporte. Dombrowski appelle la Pologne aux armes. Tous les citoyens, sans distinction de fortune ou de naissance, viennent se ranger sous les drapeaux français, en attendant que leur étendard national se déploie et claque dans le vent des batailles, au souffle de la liberté. Ils luttent à Eylau, à Friedland; leurs sabres étincellent à Essling et à Wagram; entraînés par Joseph Poniatowski, ils conquièrent la Galicie; en Espagne, ils se couvrent de gloire et passent là où personne n'a pu passer. L'un d'entre eux, Gorecki, chante leur célèbre prodige de Somo-Sierra:

« Entre les rochers de Somo-Sierra, il y un passage de la largeur d'un peloton de cavalerie. Sur les hauteurs des rochers, les fiers Espagnols chargeaient leurs armes, prêts à recevoir l'ennemi. Trois fois, les escadrons français jaillirent, comme des fontaines alpestres, jusqu'à la cime de la montagne, et trois

fois ils en descendirent de cascade en cascade et disparurent dans l'abîme. A ces guerriers riches de gloire, la montagne paraissait inaccessible comme le ciel l'est aux possesseurs de trésors ; et les Espagnols criaient, en ricanant : « Par ici, par ici, Français ! par ici ! Le vieux Madrid vous ouvre ses portes et les jeunes Castellanes vous tendent les bras !

» Notre commandant accourut vers les escadrons des lanciers polonais qui restaient là, serrant les rangs, impatients, mais silencieux : « Camarades, dit-il, vous avez traversé les sables de la Syrie et les neiges des Alpes ; voyageurs expérimentés, c'est à vous à essayer de ce chemin impraticable pour d'autres que vous ! »

» Les trompettes sonnent la charge ; une forêt de lances s'ébranle et s'avance à travers une grêle de mitraille ; des feux roulants de canon plongent dans les rangs. Tout à coup la batterie entière se tait, l'aigle blanc s'assied sur le sommet du rempart. »

* * *

1812 approche. Napoléon est toujours tout-puissant. Le rétablissement de l'Etat polonais semble certain ; les publicistes en parlent comme d'une chose faite. Seuls, les vieux légionnaires deviennent incrédules. Ils ont lutté partout ; leur sang a coulé sur tous les champs de bataille ; ils ont vu mourir des milliers et des milliers de leurs compatriotes, et Napoléon n'a rien fait pour leur Mère, pour leur Sainte... L'empereur n'a pas voulu promettre à Kosciuszko la restauration de la Pologne ; il n'a pas voulu l'exiger du tsar à Tilsitt ; lors de son séjour à Posen il a seulement dit : « Dieu seul connaît l'avenir de cette nation » ; il a rendu à la Prusse les territoires volés par elle et repris par les Polonais ; il a rendu également à l'Autriche la Galicie, terre polonaise, reconquise par Poniatowski ; il n'a formé qu'un « Duché de Varsovie » quand il pouvait, quand il devait rétablir tout entière cette admirable Pologne qui avait mis toute sa confiance en son génie, qui avait cru en lui comme en l'homme de la Providence !

Et pourtant, malgré leur douloureuse déception, ils ne veulent

pas faillir à la parole donnée. Ils le suivent toujours, comme les grenadiers de Raffet, — et sans grogner. Leur bravoure éclate encore, à Smolensk. Puis ils partagent les malheurs de la Grande Armée, toutes les atrocités de la déroute, et restent à l'arrière-garde, jusqu'en France. Et quand nous en sommes



MORT DU PRINCE PONIATOWSKI OU BATAILLE DE LEIPSICK

(Gravure populaire)

réduits à défendre Paris même contre l'invasion, on retrouve les Polonais, fidèles jusqu'au bout : en mars 1814, à la fameuse défense de la barrière de Clichy par Moncey, les héroïques survivants des cheveu-légers de la garde, commandés par Zaïoncsek et par Koziatulski, couvrent la capitale, postés dans les vignes des Batignolles, puis se replient, et, joints aux Polytechniciens et aux « krakus » du général Vincent, luttent jusqu'à la capitulation.

* * *

Saluons avec un respect infini ces nobles ombres ! Napoléon comprit trop tard l'énorme faute qu'il avait commise en ne

relevant pas l'Etat polonais. Sa prévoyance politique avait été inférieure à celle de ce grand, de ce pur Colbert dont je parlais tout à l'heure. Les regrets qu'il a exprimés à Sainte-Hélène ne pouvaient rien racheter et laissent son erreur impardonnable.

« La Pologne et Constantinople, disait-il à Gourgaud, m'ont toujours apparu comme deux intérêts français : la Pologne, parce que, aussi longtemps que ce royaume ne serait pas rétabli, l'Europe occidentale serait sans frontières du côté de l'Asie; Constantinople, parce que c'est le marais qui empêche de tourner la droite française. »

A O'Méara, il déclarait : « Si j'avais réussi dans mon expédition contre la Russie, j'aurais fait de la Pologne un royaume séparé et indépendant ». Ne pouvait-il le faire en 1807, à l'apogée de sa puissance, et payer ainsi, au nom de la France, un tribut de gratitude à ce qu'il appelait « un peuple de braves » ? Ne pouvait-il réédifier ce qu'il nommait si justement « la clé de toute la voûte » ?

* * *

Mesdames, Messieurs, la fraternité d'armes franco-polonaise ne finit pas avec l'épopée napoléonienne. Les deux nations s'aimaient trop profondément pour que la mort du rêve pût entraîner la mort de leur amour. Chaque mouvement français a concédé, depuis, avec un mouvement polonais. La secousse populaire française de 1830 a eu sa réplique avec la glorieuse insurrection polonaise du 29 novembre; au soulèvement parisien de 1848 a correspondu une tentative de libération en Pologne.

Ces souvenirs sont présents à vos mémoires; vous savez qu'à défaut de l'appui des divers gouvernements français, égoïstes ou hésitants, les Polonais infortunés ont eu pour réconfort la sincère affection du peuple et l'éloquente admiration de nos plus grands poètes, de nos plus illustres penseurs.

L'étroite union des Polonais et des Français s'est encore manifestée durant l'effroyable guerre de 1870-1871. Inlassable générosité, constant désir de sacrifice ! Sur environ 3.700 émigrés polonais résidant sur notre territoire, 1.750 s'engagèrent

volontairement sous nos drapeaux. On en comptait 600 dans l'armée de Faidherbe, 500 dans la garde nationale de Paris et une soixantaine parmi les francs-tireurs de Châteaudun commandés par Lipowski. Sous Orléans, on releva 120 cadavres de Polonais. Je salue pieusement leur mémoire.



LA PRINCESSE PONIATOWSKA APPREND LA MORT DE SON ÉPOUX (1)
(Gravure populaire)

Et maintenant encore, qui donc mène la lutte la plus âpre et la plus efficace contre l'ennemi héréditaire de la France ? Qui donc humilie le mieux aujourd'hui cette Prusse arrogante qui voulait, hier même, faire courber le front à la France ? Braves petits enfants de Posnanie, bons cultivateurs entêtés, vaillants patriotes dont la foi et la résistance aux persécutions les plus inhumaines préparent la victoire contre les rapaces, je voudrais que tous les Français connussent par le détail votre exemple et fussent avertis que vous êtes les puissants auxiliaires de notre Alsace-Lorraine bien-aimée.

(1) L'imagination de l'imagier populaire ne connaît pas de bornes. L'excellence de ses intentions vaut qu'on excuse son ignorance : le prince Joseph Poniatowski n'était pas marié.

Et vous, dont je sais un peu la vie, lutteurs silencieux et prudents du Royaume, vous qui maintenez avec tant de résolution la nationalité polonaise, vous qui, d'avance, avez fait le sacrifice de votre existence, vous que vos mères ont, dès le berceau, étouffant les déchirements de leur cœur, voués en holocauste à la patrie, vous préparez aussi la résurrection et je m'incline devant vous comme devant les martyrs d'une cause sainte, intimement liée à celle de la civilisation.

Mesdames, Messieurs, nous célébrons aujourd'hui le 49^e anniversaire de la dernière insurrection. Je suis extrêmement honoré d'être, ce soir, à côté de M. Joseph Galeszowski, un des chefs de cette héroïque tentative ; c'est avec une émotion profonde que je parle devant les vétérans qui m'offrent le plus noble exemple des vertus civiques.

Victor Hugo a dit un jour, en présence de mon cher maître, M. Gasztowtt : « — Je suis très Polonais parce que je suis très Français ; l'un ne va pas sans l'autre. » Je ne saurais trouver de meilleure conclusion à cette causerie.

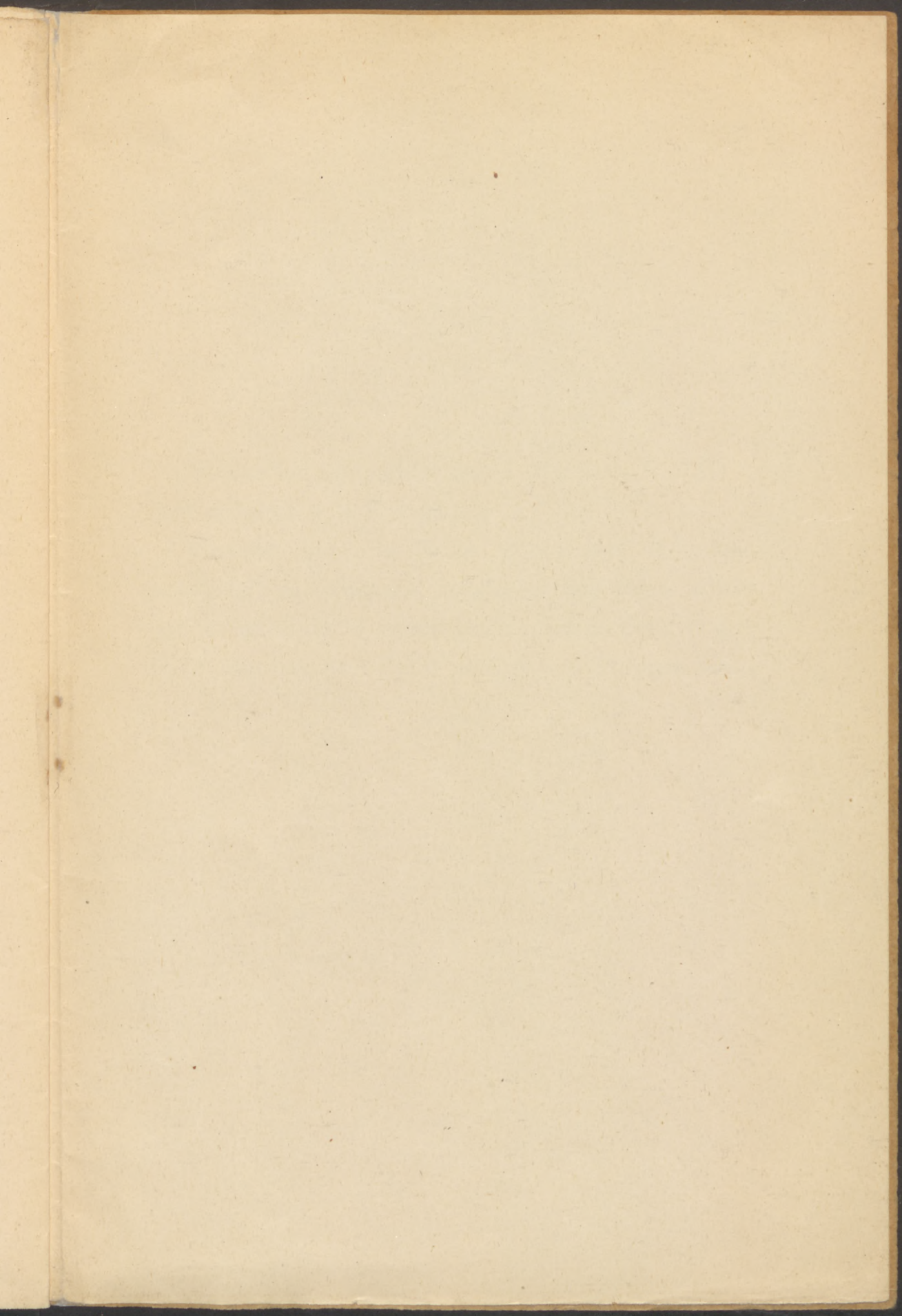
Mesdames, Messieurs, sans équité, point de progrès. Depuis le crime odieux, le crime impie, depuis le morcellement de la Pologne, la vie normale de l'Europe est suspendue. Les touchantes paroles de Sigismond Krasinski me reviennent à la mémoire :

« Ecoute ! à l'harmonie de ces accords, il manque aujourd'hui une note. Regarde ! dans cette lumière universelle, il manque aujourd'hui un rayon ! Oh ! prie avec moi, dit cette note qui a été retranchée de la vie ; — Désigne cette étoile qui a pâli, mais qui ne s'est pas éteinte le jour du naufrage ! Prononce, prononce le nom de la Pologne, — peut-être que l'esprit de Dieu nous écoute et qu'il recueillera cet accord perdu et le replacera de nouveau dans le chant de l'univers ! »

Oui, chère Pologne, tu reprendras ta place, et le jour où tu reparaitras, pure et fière dans le conseil des nations, la France retrouvera sa meilleure, son unique amie : sa sœur.



NIORT. — IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT



Toutes les sympathies des « Marches de l'Est »
sont acquises à la Pologne.

Chaque mois, la Revue publie une chronique
polonaise; de nombreux articles et des livres édités
par les soins de la Revue témoignent de l'intérêt que
les « Marches de l'Est » portent à la Pologne amie.

LES MARCHES DE L'EST

Recueil bi-mensuel de littérature d'Art et d'Histoire

(ALSACE, LORRAINE, ARDENNES, LUXEMBOURG, PAYS
WALLONS, SUISSE ROMANDE)

« ... La province n'est pas un bibelot.
« La province, chaque province de France,
« c'est une façon spéciale de sentir, c'est
« un lien avec le passé, un principe de
« solidité morale... »

MAURICE BARRÈS.

Les Marches de l'Est, revue de littérature, d'art et d'histoire, sont un recueil bi-mensuel illustré. Leur but est de rassembler les souvenirs épars des Marches du nord-est de la Gaule, et de montrer que ces pays frontières: Alsace, Lorraine, Luxembourg, Ardennes, Pays wallons, Suisse romande, désunis par les hasards des guerres et des traités, ont connu des gloires communes, ont toujours participé à la même civilisation. L'histoire politique et militaire, l'histoire de la littérature et de l'art des provinces comprises entre le Rhin et l'Escaut forment le champ d'action ouvert aux collaborateurs des *Marches de l'Est*.

De plus, *les Marches de l'Est* constituent un groupement littéraire d'écrivains français préoccupés du maintien et du rayonnement de la culture française, désireux de continuer une tradition nationale et de défendre le clair génie de leur race contre le germanisme envahissant.

Les Marches de l'Est publient chaque quinzaine un fascicule de 80 pages qui contient des articles littéraires, des études historiques, des pièces d'archives et des documents inédits; des poésies, des biographies d'hommes illustres, militaires, savants, écrivains, peintres et sculpteurs; des souvenirs et des mémoires, tout ce qui touche aux traditions populaires: mœurs, coutumes, chansons et vie familiale de nos pays frontières.

La Revue étudie particulièrement la civilisation comparée de l'Allemagne et de la France, sans résoudre le problème, comme on l'a fait jusqu'à ce jour, par une abdication de l'esprit français devant les études germaniques.

La Revue ne publie que de l'inédit. Chaque numéro contient une chronique, des lettres d'Alsace, de Lorraine, de Wallonie, de la Suisse romande, renseignant le lecteur français sur la vie intellectuelle de ces provinces, des correspondances du Danemark, de la Bohême et de la Pologne.

Un bulletin est consacré aux livres nouveaux, poèmes, romans, ouvrages historiques et archéologiques, et à toutes les revues françaises.

Plusieurs planches de luxe: héliogravures, héliotypies en couleurs, eaux-fortes, bois originaux, et un grand nombre d'ornements, de frontispices et de vignettes illustrent chaque numéro.

Un an 20 francs.

Le numéro 1 franc.

Bureaux des *Marches de l'Est*: 81, rue de Vaugirard, Paris